

Emmanuel de Valicourt

La Princesse de Lamballe

L'amie sacrifiée de Marie-Antoinette

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-4589-7

Les femmes ne donnent à l'amitié
que ce qu'elles empruntent à l'amour.

CHAMFORT

I

Turin et Rambouillet

C'est avec un grand contentement que le marquis de Condorcet lançait d'un ton péremptoire à la tribune de l'Assemblée le 3 juillet 1790 : « Je crois que la loi ne devrait exclure les femmes d'aucune place ! Songez qu'il s'agit des droits de la moitié du genre humain¹ ! » Le prenant au mot, la Révolution, sans distinction, allait donner aux femmes le droit de se faire massacrer, à l'égal des hommes. Marie-Antoinette, Mme Élisabeth sœur du roi, Mme Roland, Charlotte Corday, Marie-Louise de Montmorency-Laval abbesse de Montmartre, Lucile Desmoulins, la princesse de Monaco, la comtesse du Barry, la princesse de Lamballe, et tant d'autres dont les noms ont été oubliés, eurent la gloire de partager le sort des hommes fauchés par l'avènement des temps nouveaux.

Olympe de Gouges déclarait avant de subir sa funeste destinée sous le tranchant du rasoir national : « Si une femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit avoir également le droit de monter aux tribunes. » Belle consolation pour celles qui n'aspiraient qu'à vivre ! La femme, qui

1. Le lecteur trouvera toutes les références des citations dans la bibliographie, p. 303.

avait tant lutté pour la reconnaissance de son statut au long de ce demi-siècle que l'on disait des « Lumières », touchait au but de l'égalité avec l'homme. Mais c'était pour laisser tomber sa tête dans un panier ! La « douceur de vivre » de M. de Talleyrand disparaissait dans la violence et le sang, avec les espérances des femmes.

*
* *

Par un funeste présage, la foule incontrôlable semblait devoir présider aux destinées de la courte existence de la princesse de Lamballe. Cela allait se vérifier depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, de telle manière qu'elle soit en quelque sorte le jouet des furies humaines. C'est en tout cas ce que les faits pouvaient donner à penser. Mais une étude des correspondances et de certaines pièces « officieuses » de la commune de Paris montre que son destin était scellé par une volonté politique qui, en l'occurrence, ne laissait rien au hasard du comportement des foules.

Le soir de sa naissance au palais Carignan, le 8 septembre 1749, la ville de Turin est en effervescence. Pavoisée, elle célèbre l'exploit du prince Eugène de Savoie-Carignan qui en 1706 chasse les soixante mille Français du Piémont en les repoussant jusqu'à Pignerol. Eugène était le petit-fils de Thomas, le fondateur de cette branche cadette de la maison de Savoie dite « de Carignan », petite ville de la rive gauche du Pô. Par Eugène, les cadets confortaient un statut de premier plan qu'ils allaient confirmer en s'asseyant sur le trône d'Italie en 1861. Comme le disait Victor-Amédée II : « L'Italie est un artichaut qu'il faut manger

feuille à feuille », montrant que l'ambition des puînés ne doit jamais être négligée des aînés.

En ce jour de liesse, le roi de Piémont-Sardaigne, Charles-Emmanuel III, cousin régnant des Carignan, a d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'une naissance chez les cadets de la famille. Néanmoins, cette fécondité l'inquiète plus qu'il n'ose l'avouer. Qu'ils sont ennuyeux avec tous ces enfants quand la Providence lui reprend les siens ! Il est vrai qu'ils ont rendu des services au trône. Mais rien n'est si difficile à pardonner que le mérite. Quand on est roi, il est des services si grands qu'on ne peut les payer que par l'ingratitude : c'est privilège de puissant. Le baron de Choiseul, ambassadeur de Louis XV à Turin, écrit à son maître : « Le roi de Sardaigne s'est fait une loi de ne point se mêler de tout ce qui regarde les Carignan ! »

À quarante-trois ans seulement, le roi est déjà veuf trois fois, d'épouses dont pas une n'a atteint trente ans. Cela n'aide pas à la jovialité et l'a rendu à la fois mélancolique et un peu mystique. D'une taille médiocre et d'un visage grossier, il garde continuellement la tête penchée sur le côté, dissimulant par cet extérieur peu attirant de grandes qualités de militaire et d'administrateur. Très accueillant pour les étrangers de passage, il veut offrir au visiteur le tableau d'une cour vertueuse, lui-même se montrant d'une grande aménité. Il a eu dix enfants, dont trois seulement ont survécu, rendant l'avenir du trône moins certain. Il veille désormais avec inquiétude sur l'héritier, Victor-Amédée, et sur son jeune frère, le duc de Chablais, porteurs de ses espoirs dynastiques.

C'est dans cette journée de faste protocolaire que se déploie la commémoration sous l'œil inquisiteur du roi morose. Après le recueillement de la célébration religieuse

à la basilique de La Superga, lieu de sépulture des souverains, et la procession de la Vierge de La Consolata le long du Pô, l'euphorie populaire gagne la ville et ses faubourgs. S'éloignant de la rigueur royale, le peuple s'adonne sans retenue à des divertissements plus profanes. Les Italiens aiment la fête : ce sont des Français de bonne humeur.

À la fin de cette étouffante journée de septembre, le roi offre à la cour un bal paré. Dans une atmosphère suffocante, Christine de Hesse-Rheinfels-Rotenburg, princesse de Carignan, revêt avec difficulté une robe ajustée à sa grossesse qui arrive à terme. La canicule estivale a été une épreuve pour la jeune femme qui se sent épuisée. Elle s'apprête à se rendre au palais royal. Christine commence à descendre l'escalier pour rejoindre son époux et participer à l'ennuyeuse soirée de gala qu'elle ne manquerait pour rien au monde. À peine en bas, elle est prise de douleurs qui ne laissent pas de doute sur sa prochaine délivrance. Dans la soirée, elle donne le jour à son sixième enfant. La nouvelle se répand dans Turin en fête : c'est une fille, prénommée Marie-Thérèse-Louise.

Alors que la cour, tout à son divertissement, traite cette naissance avec indifférence, une foule exubérante, abandonnant les abords du palais royal, se rend sous les fenêtres du palais Carignan en réclamant à voir le nourrisson. Le père de vingt-huit ans, le prince Louis-Victor, charmé par cette *vox populi*, se saisit de sa dernière-née, se rend sur le balcon et brandit la petite fille comme un trophée malgré les hurlements de sa femme. La population massée sur la Piazza Carignano exulte bruyamment, lance des « *Que bella ! Evviva !* » en faisant éclater des pétards, effrayant l'enfant qui se met à brailler. Tout le monde crie et pleure : c'est la *commedia* italienne. Après quelques minutes de cet embrasement général, on rend le poupon à sa mère qui

calme les alarmes enfantines. Voici une première confrontation avec le peuple et ses débordements qui se présente sous de mauvais augures.

Marie-Thérèse est confiée aux soins d'une « dame poitrine », grasse et fraîche, sous la surveillance attentive de sa gouvernante. Cette dernière adore sa protégée qui va devenir une enfant attachante. Fidèle en affection, la princesse n'oubliera pas, même aux heures de la Révolution, de lui faire verser sa pension, si l'on en croit cette note de sa trésorerie domestique de 1791 : « N'omettez pas de compter dix louis pour la pension de ma nourrice de Turin. »

Louis-Victor, son père, est un prince charmant à l'air martial qui ne se promène qu'en uniforme, espérant un jour jouer les chefs de guerre si le roi le sollicite. Il est aimé du peuple qui apprécie son enthousiasme, antithèse à la maussaderie royale. Sa haute taille en impose, tout autant que son visage allongé marqué en croix par un long nez droit et des sourcils incroyablement broussailleux qui surmontent des yeux noirs et pénétrants. Sa physionomie sévère impressionne, mais cette apparence est trompeuse. Très vite, le prince se révèle un hôte gracieux à la conversation diserte et charmante. À tous, grands ou petits, il présente la même plaisante attitude. Sa personnalité contrastée en fait à la fois un mécène des arts et un passionné de la gloire des armes qui s'enthousiasme pour tout ce qu'il entreprend. En ce temps de paix, bien que gouverneur de la province d'Aoste, il se morfond dans l'inaction et se console en organisant manœuvres et parades des régiments qui dépendent de son autorité, pour mieux nourrir son imaginaire de hauts faits.

Avec son tempérament joyeux, Louis-Victor forme un couple curieusement uni avec Christine, dernière des dix enfants du landgrave de Hesse-Rheinfels-Rotenburg qu'il a

épousée en 1740. Ce mariage est la rencontre de la carpe et du lapin. L'union est désintéressée puisque les Hesse n'ont quasiment pas de dot à donner à leur fille qui n'apporte dans la corbeille de mariage que l'alliance de sa sœur Polyxène avec le roi Charles-Emmanuel. Mais elle est morte en 1735 à l'âge de vingt-neuf ans, cinq ans avant le mariage de Christine, faisant perdre à sa jeune sœur toute possibilité de soutien à la cour. Le roi qui était très attaché à cette seconde épouse s'est cependant marié une troisième fois avec Élisabeth de Lorraine, tante de la future Marie-Antoinette. Mais il n'en donne pas moins son accord au mariage de Louis-Victor lors de ce nouveau projet d'alliance des deux familles.

Petite, avec une magnifique chevelure blonde, Christine est une princesse terne, sans beauté ni esprit, que les calculs et la diplomatie des familles régnantes font épouser à Louis-Victor. Il semble que les années se soient ingénies à marquer son physique tout autant que son caractère avec une hâte cruelle. Le temps passé ne lui a pas laissé beaucoup d'atouts. Elle est d'un tempérament dépressif et envieux, accentué par son éducation protestante et revêche, qui lui a fait regarder avec dépit le mariage de Polyxène avec le roi. Elle éprouve le même sentiment d'envie envers sa ravissante cadette, Caroline, qui a épousé le duc de Bourbon, Premier ministre de Louis XV, quand elle-même doit se contenter d'un cadet de famille sans position ni espérance. Obscure dernière-née de la quatrième branche d'une insignifiante principauté allemande qui ne survit qu'en s'efforçant de marier ses filles dans les cours d'Europe, la voici devenue l'inintéressante épouse d'un rejeton sans relief. C'est plus que son orgueil démesuré ne peut admettre d'une si cruelle destinée.

Elle se venge de cette fatalité en se plaignant sans cesse, ayant toujours un mal en réserve dont elle sait faire état au moment opportun et aux dépens des autres. Sa vie n'étant qu'une vallée de larmes, elle s'ingénie à y faire participer son entourage qu'elle abreuve de son amertume. Elle s'enferme dans la mesquinerie de soucis ancillaires qui montrent une propension à l'avarice. Dès qu'elle est contrariée, elle se mure dans l'étroitesse de son esprit, comme dans la rigidité de ses principes de princesse allemande. C'est une égoïste hypocondriaque à qui son mari a l'élégance de porter un amour désintéressé tout autant que lucide. Son affection bienveillante pour elle est devenue une sorte d'habitude qu'il n'a ni le courage ni l'envie de briser. Les états d'âme de son épouse ne formalisent pas Louis-Victor qui, en se riant de ses furies, lui donne neuf enfants et s'amuse de la continuelle ronchonnerie de son aimée. L'aimable prince... Comme le dit Chamfort : « L'amour n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. » Cela résume assez bien la vie conjugale des princes de Carignan. Christine est secrètement séduite par la gaieté communicative de son époux qu'elle révère comme un dieu et auquel elle est plus attachée qu'elle ne l'avoue. Mais jamais aucune puissance humaine ne contraindrait son excessive fierté à le reconnaître.

En attendant, elle s'échine à compliquer la vie de son entourage et, pour mieux cacher sa félicité, elle fulmine d'abondance en vociférant dans un caquet de volière. C'est une chose bien étrange que la personne qui croit souffrir s'ingénie à faire souffrir ceux qu'elle aime.

Ces parents si dissemblables mènent une vie relativement paisible, rythmée par les seuls états d'âme de Christine. C'est quasiment la vie de hobereaux, malgré un passé familial glorieux qui semble devoir être remisé dans la catégorie

du mythe. Nés sur les marches d'un trône, ils pratiquent les vertus privées des simples citoyens. Le roi d'ailleurs surveille de près que ces cadets mènent une existence sans fastes qui ne puisse lui faire ombre.

Ils sont cependant grandement installés dans le magnifique palais Carignan, sans doute le plus majestueux édifice de Turin avec sa façade curviligne de briques roses conçue en 1679 par Camillo Guarini. Le décor des salons dorés, redorés et surdorés compte parmi les plus éblouissantes réalisations du baroque italien. C'est un décor de théâtre pour une vie qui n'a pourtant rien d'une comédie joyeuse. De l'autre côté de la place Carignano, se trouve justement le théâtre familial que Louis-Victor, philanthrope et ami des arts, fait construire en 1752 par Benedetto Alfieri pour donner au peuple l'accès au répertoire italien. L'été, la famille se transporte au palais de Racconigi, construit par le grand-père de Louis-Victor à environ quatorze lieues au sud de Turin, au milieu d'un parc dessiné par le paysagiste allemand Xavier Kurten. Christine y emporte sa mauvaise humeur, quand Louis-Victor en profite pour organiser des parades militaires et se délecter de la galerie de tableaux qu'il a installée dans le *piano nobile*², et de son surprenant cabinet de curiosités étrusque qu'il enrichit avec passion.

*

* *

Dans ces différentes résidences où l'on ne respire pas la joie de vivre, Marie-Thérèse grandit au milieu de ses quatre sœurs aînées et de son frère Victor-Amédée. Trois autres enfants viendront agrandir la fratrie. Tous reçoivent

2. Étage noble.

une éducation un peu maussade, plus marquée de rigueur allemande que de légèreté italienne. Ils vivent une enfance monotone, éloignés de la vie de cour et de ses intrigues. Cela manquera à Marie-Thérèse qui fera l'effet d'une petite provinciale à son arrivée à Versailles.

Au sein de cette troupe princière, la première née, Charlotte, qui restera célibataire, donne le ton et tyrannise la fratrie par son caractère revêche. Marie-Thérèse, soumise, se console des avanies de son aînée auprès de Gabrielle, née un an avant elle, avec laquelle elle entretient une grande complicité. La future princesse Lobkowitz sait se défendre de celle que les enfants surnomment « la reine Charlotte ».

Les enfants se retrouvent parfois avec le deuxième fils du roi, le duc de Chablais, Benoît-Maurice né en 1741 du troisième mariage du souverain. Mais Marie-Thérèse redoute son caractère emporté et violent. C'est l'occasion de divertissements organisés par le gouverneur du prince, le comte de Cérus, qui invente mascarades, spectacles, comédies et goûters pour égayer son élève mélancolique. Dans ces rencontres, les princes Carignan reproduisent entre eux les exigences de l'Étiquette dans laquelle Marie-Thérèse, peu encline à s'imposer, a le plus souvent la dernière place. Mais sa douceur prévenante séduit les caractères les plus endurcis et Charlotte, qui parfois se laisse vaincre par tant de tranquille sérénité, lui accorde la bienveillance que l'on doit à un plus faible ! Ce faisant, elle tombe dans le piège tendu par Marie-Thérèse, car c'est un grand empire sur l'autre que de savoir attendre.

Sans être difficile, cette enfance est sans éclat. Une vie familiale morne, certes aimable, affectueuse mais sans passion. La jeune fille nourrit une relation de tendresse avec son père, touché par sa douceur délicate qui le délasse

des humeurs de Christine et de la fierté mordante des aînés. Louis-Victor aime se promener avec la *biondetta*³ qui apprend de lui que la gaieté insouciante est parfois un bon moyen de fuir des difficultés. Une leçon qu'elle n'oubliera pas à Versailles où les plaisirs sophistiqués ont fait disparaître les joies simples.

Marie-Thérèse reçoit au palais Carignan l'honnête formation intellectuelle d'une princesse de second rang à laquelle le roi ne croit pas d'avenir et dans l'esprit de laquelle il vaut mieux ne pas nourrir d'ambitions. Elle parle couramment l'italien, l'allemand et le français. Comme elle n'a pas grande application et que personne ne l'y contraint, son esprit rêveur se satisfait de son imagination plus que du savoir. Les frivolités retiennent son attention plus que les disciplines académiques. Elle sent et jauge avec finesse, ce qui souvent lui tient lieu de connaissance. De manière générale, elle fait confiance à son intuition.

D'un caractère doux et effacé en apparence, elle s'accommode avec souplesse des situations dans lesquelles la vie la place, quand ses frères et sœurs affirment des personnalités plus tranchées. Mais sa réserve n'est qu'apparente et son père a compris qu'elle n'est pas absence de personnalité. Elle pourrait être l'illustration de cette phrase de Marivaux : « Le regard chez une femme est un interprète charmant qui se charge de dire avec complaisance ce que la bouche n'ose prononcer. » Louis-Victor qui l'observe s'amuse du jeu de sa fille qui cache un caractère fier. Elle tient de lui une énergie subitement éveillée par la contrariété ou l'épreuve et une force que l'on n'attendrait pas de sa frêle apparence. Son entourage parle « d'une vivacité rêveuse » et « d'une gaieté attendrie ». Elle sait ce qu'elle

3. « La petite blonde ».

veut, mais sait aussi dissimuler ses désirs sous des airs de détachement pour mieux parvenir à ses fins. Comme sa mère, elle conserve néanmoins un arrière-fond d'humeur chagrine sous les apparences d'une gaieté factice.

À la différence de sa fratrie, elle a une sensibilité qui sera son talon d'Achille. Cette capacité à sentir de manière intuitive la porte à être attentive aux autres. Par vertu, elle aime faire le bien et s'attache aux personnes, trait qui lui sera commun avec Marie-Antoinette. Mais ces passions d'amitié sont un peu trop marquées au goût de ses proches. Trop d'affectivité émotive la rend coupable aux yeux de sa famille d'une certaine fragilité. On lui voudrait plus de force de caractère dans le détachement, pour affronter la dureté des temps et sa place dans le monde, d'autant que sa santé n'est pas florissante et que l'enfant se plaint très tôt de violents maux de tête dont on ne parvient pas à expliquer la cause et qui la suivront toute sa vie.

Sa physionomie est un peu à l'image de son caractère : charmante, mais sans reliefs qui retiennent l'attention. Malgré des traits fins, elle a un physique qui la soustrait aux regards mieux que tous les déguisements. Si ce n'était son statut de membre de la famille royale, personne ne la remarquerait. Lorsqu'en 1767, l'année de ses noces, Carmontelle fait d'elle cette charmante aquarelle la montrant en grand costume de cour, assise devant une croisée ouverte en train d'inventorier le contenu d'une boîte à couture⁴, force est de constater qu'elle présente plus le minois d'une agréable soubrette que l'altière élégance d'une princesse. En revanche, elle hérite de la splendide chevelure blonde de sa mère qui lui descend jusqu'au milieu du dos et fera l'admiration de la cour de Versailles. Elle lui permettra d'arborer d'ébou-

4. Conservée au musée Condé à Chantilly.

riffantes coiffures naturelles, quand d'autres multiplient les postiches. Cette blondeur abondante et difficile à discipliner encadre un visage ovale aux yeux en amande d'un bleu gris pâle, tout autant que son teint. Tout cela lui donne parfois une apparence diaphane et irréelle de nymphe dont elle a aussi la grâce. Le piquant vient de son nez, pointu comme celui de sa mère et légèrement retroussé « en pied de marmite » et d'une bouche petite mais très bien dessinée avec des dents éclatantes et parfaitement rangées. Un léger zézaïement ajoute à ce charme qui pourrait être mutin si elle ne restait continuellement dans une prudente réserve.

Enfant malingre puis adolescente maigrelette, elle prendra avec la maturité des rondeurs qui ajoutent à sa séduction. Elle laisse cependant le galant indécis. Sans être belle, elle n'est pas sans charmes. Mais c'est une beauté sans traits marquants tels que les représentent les peintres Nattier, Chardin ou Van Loo. Les femmes y ont toutes la même apparence délicieusement impersonnelle et effacée. Mme Vigée Le Brun note en faisant son portrait : « Sans être jolie, elle paraissait l'être à quelques distances ; elle avait de petits traits, un teint éblouissant de fraîcheur, de superbes cheveux blonds, et beaucoup d'élégance dans toute sa personne. »

Marie-Thérèse possède cependant indéniablement le don de charmer. Comme le dit Edmond de Goncourt : « Même l'éclair de ses yeux était tranquille. » C'est un mélange de douceur nordique et de langueur italienne. Plus que son physique, c'est la quiétude de sa nature qui retient l'attention. En digne fille de la princesse Christine, elle n'est pas sans ambitions. Mais elle aime à montrer un tempérament lisse et une courtoisie distante, car elle cultive le goût de la tranquillité. Elle préfère sacrifier un projet ou un désir à son repos de l'esprit. C'est ainsi que pour ne pas accro-

cher les gêneurs, elle ne montre pas d'aspérités. De cette façon, les événements comme les personnes passent auprès d'elle sans s'arrêter et semblent glisser sur sa personnalité détachée.

Tout cela n'est qu'un faux-semblant. Marie-Thérèse est d'un tempérament inquiet et sans cesse aux aguets. Au-delà d'une apparente indifférence, sa sensibilité la rend attentive aux événements comme aux individus et elle est souvent plus préoccupée de leur sort que du sien propre. Au point que l'on se demande un temps si la vocation religieuse ne serait pas le lot de son inclination au retrait. Une piété sincère pourrait le donner à penser. Mais elle n'est pas dévote, et l'idée fait long feu. Ce serait oublier les ambitions maternelles. Marie-Thérèse elle-même se verrait volontiers établie dans une situation qui satisfasse les espérances de sa mère. Son détachement apparent ne la détourne pas des séductions terrestres, pas plus qu'il ne la préserve d'un goût pour le luxe et le superflu qui lui semblent nécessaires à sa féminité. La fausse modestie n'est-elle pas finalement le plus décent de tous les mensonges pour une princesse ?

Christine caresse le rêve que l'une de ses filles puisse être distinguée par la cour de France. Il existe une longue tradition de princesses de Savoie auprès des monarques français depuis l'épouse de Louis VI, en passant par celle de Louis XI ou la mère de François I^{er}. Louis XV n'est-il pas lui-même le petit-fils de Victor-Amédée II par sa mère, la fameuse Marie-Adélaïde de Savoie que Louis XIV chérissait tendrement et avait mariée à son petit-fils, le duc de Bourgogne ? Cependant, Christine se soucie que la France ait toujours fait son choix dans la branche aînée. C'est certainement parce qu'ils n'ont pas encore tâté des princesses de Carignan ! Certes l'alliance politique n'est pas fameuse,

quant à la dot, on n'ose évoquer le sujet. Il faut donc jouer la carte du cœur et de la séduction.

Parcourant son cheptel de filles à marier, Christine s'inquiète du mauvais caractère de Charlotte dont l'irascibilité ne sera pas facile à négocier, pas plus que son physique sans charme. Léopoldine a déjà été promise par Louis-Victor au prince de Melfi de la famille Doria-Pamphili, alliance politico-financière avec l'aristocratie romaine. On ne peut revenir sur cette affaire-là ! Sa troisième fille, nommée Polyxène comme la défunte reine de Sardaigne est ravissante mais souffre d'une forme de tuberculose pulmonaire interdisant tout pronostic matrimonial. Il y a encore Gabrielle, Marie-Thérèse et Catherine. La dernière est trop jeune, mais des deux qui lui restent, Christine ferait bien une princesse française.

*
* *

Dans son calcul, Christine possède un atout dont elle ignore l'existence. Le roi Charles-Emmanuel a les mêmes vues qu'elle pour ses propres petites-filles. Il aimerait les marier aux petits-fils de Louis XV. En 1765, le dauphin Louis est mort en laissant trois garçons à marier, dont le duc de Berry, futur Louis XVI. Malgré le secret diplomatique, nul n'ignore en Europe que Louis XV et Marie-Thérèse d'Autriche envisagent une concrétisation du « renversement des Alliances » par un mariage entre l'Aigle autrichien et les Lys de France. Il est présomptueux pour la petite Savoie de rivaliser avec le Saint-Empire. Mais Berry a deux frères, les comtes de Provence et d'Artois ; ce sont eux les objets des projets matrimoniaux du roi sarde. Il pense également à une épouse pour son petit-fils, le futur

Charles-Emmanuel IV. Quelle gloire si une fille de France venait prendre place sur le trône de Savoie !

Afin d'opérer les travaux d'approches, il a demandé à son ambassadeur d'enquêter sur une alliance entre une fille de Louis-Victor et un membre de la famille de Bourbon d'une branche cadette. Les cadets doivent aller aux cadets. Il ne faut pas que ses cousins se créent des ambitions au-dessus de leurs moyens.

Louis XV n'est pas hostile à ces vues. Dans le domaine des alliances stratégiques, il a pris du retard. Les échecs des projets de mariage de ses filles sont autant de renoncements à des alliances européennes. Avec la génération suivante, il veut rattraper ces lacunes. Son projet de mariage entre le duc de Berry et l'archiduchesse Marie-Antoinette devrait être un coup de maître. Dans cette économie des alliances, le roi s'intéresse aux autres branches de la famille royale qui ne peuvent se marier sans son accord. Il faut les utiliser comme autant d'atouts sur la scène politique. Mais leur maniement s'avère périlleux, car ils sont peu courtisans et ne paraissent sur la scène de Versailles qu'en de rares occasions, préférant jouer les trublions afin de contrer leur royal cousin.

Quatre rameaux se présentent à la réflexion de Louis XV⁵. Il y a les Condé, premiers princes du sang, titre dont ils tirent une particulière fierté, issus de Louis de Bourbon, petit-fils de Saint Louis. Ils ont une branche cadette : les Conti. Viennent ensuite les Orléans, princes du sang, issus de Philippe, frère de Louis XIV et de son épouse la princesse Palatine. En dernier lieu, on trouve les Bourbon-Penthièvre, seuls princes légitimés survivants issus des sept enfants de la relation adultérine de Louis XIV avec la marquise

5. Voir la généalogie en fin d'ouvrage, p. 300.

de Montespan. Les Condé ont la gloire et le prestige, les Conti l'intelligence calculée et l'oreille du roi, quand les Orléans ont la proximité familiale et l'auréole du Régent. Les Penthièvre, eux, ont l'argent dont Louis XIV a comblé ses bâtards. Chacun use de son potentiel pour s'attirer les faveurs du roi, qui en joue au gré de ses intérêts.

On ne dira jamais assez l'importance des jalousies et rancœurs qui existent entre ces différents membres de la famille royale. Si l'Étiquette est censée leur donner un statut distinct dans une scrupuleuse hiérarchie, les rivalités d'honneurs, de fortune, les captations d'héritage, les diffamations, complots et autres coups bas constituent le courant des relations de la charmante famille. C'est une course effrénée où tout est bon pour avoir la première place, dans un bal des hypocrites où aucun ne céderait sa place. Tous tentent d'exorciser la frustration de ne pas être assis sur le trône. À convoiter toujours davantage on finit par lasser la Fortune et leurs guerres de rivalités intestines les rendent amers. Ils souffrent d'un continu mal d'envie qui est pour ce genre de tempéraments le pire des poisons.

Louis XIV, qui faisait de l'Étiquette une arme de pouvoir, a tenté de brouiller le jeu des antagonismes en imposant des mariages censés rapprocher les belligérants. Au grand scandale de Saint-Simon, il a uni ses bâtards avec les princes du sang en commençant par Marie-Anne, la fille qu'il a eue avec la duchesse de La Vallière, qu'il marie au prince de Conti en 1680. Puis est venu le tour des enfants de la marquise de Montespan : Louise-Françoise avec le fils du prince de Condé en 1685, Louis-Auguste avec la fille du prince de Condé en 1692, et la même année Françoise-Marie avec le duc d'Orléans, futur Régent. Mais loin de produire l'effet escompté, cette politique matrimoniale ne fit que jeter de l'huile sur le feu. Et la détestation réciproque

s'en est trouvée augmentée par les jalousies fratricides. Les insolentes filles Montespan ont le cœur froid et le verbe assassin, tout comme Louise-Bénédicté de Bourbon-Condé que l'on a mariée de force au duc du Maine, l'aîné des bâtards. Dans ce tableau effrayant, pas une pour racheter les autres. Toutes sont pourries d'orgueil et de méchanceté, méprisantes et excessives, avides d'honneurs et d'argent. Ce sont des furieuses, entreprenantes et audacieuses, se déchirant entre elles et semant une zizanie générale dans la maison royale où les coups bas sont incessants.

*

* *

De ce milieu malfaisant à l'atmosphère pestilentielle, le comte de Toulouse, dernier-né des amours de Louis XIV et de la marquise de Montespan, se tient en retrait. Il ne prise pas les intrigues de l'échiquier versaillais, et pour un empire il ne suivrait les traces de ses aînés. Bâti avec un corps d'athlète, quand ils sont gambillards, tordus, bossus et vérolés, il est attaché à ce qui dure quand ils sont attirés par ce qui brille, goûtant la quiétude quand ils ne font que poursuivre les honneurs. Toulouse souhaite mériter quand les autres cherchent à plaire. C'est une âme forte qui entend régler sa conduite selon les valeurs qu'il affectionne : honnêteté, rigueur et exigence. S'il est fils de roi, après avoir été légitimé en 1681, il y voit une exigence plus que des privilèges. Distant mais courtois, il marche droit quand ses frères et sœurs oscillent au gré de leurs caprices. Avec souplesse et fermeté, il se dérobe à leurs tentatives de l'entraîner dans leur jeu. Saint-Simon qui déteste les bâtards Montespan est obligé de reconnaître les qualités du comte de Toulouse : « Il a de la valeur et de l'envie de

faire par les bonnes voies. C'est une personne en qui le sens droit et juste, pour le très ordinaire, suppléait à l'esprit. Fort appliqué à savoir sa tâche, il l'entend très bien. »

Sa prédisposition pour le service lui retire tout goût du complot et le rend ardent à mériter. Il se partage entre sa carrière de grand amiral de la flotte et celle de gouverneur de Bretagne et n'a pas plus le souci de l'intrigue que celui de la galanterie. Il a cependant eu un fils naturel avec une bourgeoise : le chevalier d'Arcq, militaire et littérateur, dont il suit le parcours de façon distraite. Ce n'est qu'à quarante-deux ans qu'il convole secrètement avec une petite-fille par alliance de sa mère, la sœur du duc de Noailles, Marie-Victoire⁶, sans demander l'autorisation du roi son neveu qui ne la lui donnerait sans doute pas. À la surprise de la famille royale, le comte est toqué de sa belle. L'épousée est âgée de trente-sept ans, veuve depuis onze ans et mère de deux fils de son premier mariage. Après quelque temps, la très raisonnable comtesse de Toulouse se trouve grosse des œuvres de son époux, malgré son âge. Le 16 novembre 1725, elle donne naissance à un poupon baptisé Louis-Jean-Marie, qui, titré duc de Penthièvre, sera leur unique enfant. Le beau-père de la princesse de Lamballe vient de voir le jour.

Dans son particulier, le comte de Toulouse tranche encore avec ses frères et sœurs. Il mène une vie de famille unie et harmonieuse, quand les continuelles tracasseries matrimoniales semblent la règle dans la fratrie. Sa sœur, la princesse

6. Marie-Victoire de Noailles avait épousé en 1707 Louis de Pardaillan, marquis de Gondrin. Il était le second fils du duc d'Antin, lui-même issu du mariage du marquis de Montespan et de Françoise « Athénaïse » de Mortemart. Devenue veuve en 1712, elle se remarie en 1723 avec le comte de Toulouse, fils de Mme de Montespan.

de Condé, en convient presque étonnée : « Ils sont bien touchants tous les trois. Jamais on n'a vu couple si attachant, si aimant pour leur fils, si uni. En quatorze ans, ils ont toujours couché dans le même lit ou dans la même chambre et je ne crois pas qu'on puisse trouver dans ces quatorze années huit jours qu'aucun événement les ait séparés. »

Après une enfance insouciante auprès d'un père qu'il révère, le jeune duc de Penthièvre révèle « les dispositions d'une âme mélancolique et dominée par les affections religieuses ». Si son corps est robuste, son esprit le semble moins. Sa piété s'exacerbe avec la perte de son père quand il a douze ans et qui à l'adolescence confine au mysticisme, tout en le rendant dolent. Son âme déjà sombre ne devait jamais se remettre de cette perte qui le place dans une situation de lourdes responsabilités par la transmission des charges paternelles. Sa mère, qui ne manque pas de piété, s'inquiète des tourments religieux de cette âme juvénile. Avec un sens des responsabilités, qui parfois côtoie le scrupule, Penthièvre s'efforce de racheter par la rectitude de sa conduite ce qui lui manque du côté de la vivacité. Comme pour son père, le devoir est une obligation sacrée.

Il ne manque pas de courage et le montre à la bataille de Dettingen en 1743 où, à dix-sept ans, il se bat comme un lion sous les ordres de son oncle le maréchal de Noailles. Il réitère l'exploit à Fontenoy en 1745 où il enfonce les lignes ennemies à la tête du régiment de Fitz-James cavalerie, devant Louis XV qui surveille le champ de bataille. Voltaire trousse alors ces deux petits vers :

Penthièvre dont le zèle avait devancé l'âge,
qui déjà vers le *Mein* signala son courage...

L'année suivante, il défend la Bretagne dont il est gouverneur contre une tentative de débarquement anglais à Lorient. À seulement vingt et un ans, il montre dans la gestion de son gouvernement breton une prudence et une maturité d'un homme au-dessus de son âge. La guerre est alors partout. En 1744, sa mère décide de le marier avant qu'il ne se fasse tuer sans descendance. Épouse d'un bâtard de Louis XIV, la comtesse de Toulouse veut asseoir la légitimité de son fils par une alliance avec une princesse du sang. Elle jette son dévolu sur Louise-Henriette de Bourbon, fille du prince de Conti. Mais la mère de la princesse, de la branche des Condé, s'oppose avec véhémence à cette alliance qui obligerait à nouveau sa famille à se « commettre » avec la bâtardise. La comtesse de Toulouse prend le camouflet en plein visage. Comme le dit La Rochefoucauld : « Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre. »

Elle se tourne alors vers un parti moins prestigieux : Marie-Thérèse-Félicité d'Este, fille du duc régnant de Modène et d'une princesse d'Orléans, fille du Régent, qui réside une partie de l'année à Paris au Petit Luxembourg. Louis XV ayant donné son accord, le mariage est célébré le 29 décembre 1744⁷. Le choix va se révéler judicieux car les époux de dix-neuf et dix-huit ans ont la bonne fortune de tomber amoureux. Le duc écrit à sa mère : « Je l'ai vue, celle que dans sa bonté le ciel a daigné choisir pour ma compagne. Que vous dirai-je qui puisse rendre ce que j'éprouve ? Je l'aime à la folie et je ne l'ai qu'aperçue. J'ai eu bien de la peine à ne pas le lui avouer. »

7. Le duc de Penthièvre et son épouse sont donc cousins issus de germains avec un décalage de génération, descendants tous deux des enfants de Louis XIV et Mme de Montespan.

Et l'on voit le caractère grave du duc s'épanouir au contact de cette Marie qui le rassure. Lui, sur toutes choses si raisonné, s'éprend de sa princesse d'au-delà des Alpes et renoue avec la légèreté de la vie. Jamais l'on n'a vu dans la famille royale de ménage plus amoureux. Il aime sa femme quand il est de bon ton à la cour d'aimer celle des autres. Cette union semble surpasser en félicité celle de ses parents, ou même celle du dauphin Louis et de la dauphine Marie-Josèphe de Saxe dont les liens d'affection sidèrent Versailles. Beaucoup restent interdits, quand l'amour et la fidélité conjugale semblent à l'aristocratie une aspiration des plus bourgeoises. Mais que leur importent les artifices d'une vie de paraître, quand ils ont trouvé le chemin d'un bonheur plus sûr et durable ? Ils sont déterminés à donner tous les exemples qu'il est de bon ton de ne pas donner.

C'est un conte pour enfants sages. Il a pour cadre le château de Rambouillet, lieu rêvé de l'enfance du duc où s'installent les amoureux. Son père avait acquis ce domaine de chasse de Joseph Fleuriau d'Armenonville pour la somme colossale d'un demi-million de livres. Le comte de Toulouse ayant réalisé de considérables travaux dans le château dont la surface a presque doublé, son fils se consacre à l'embellissement des jardins qu'il peuple de fabriques selon la mode du XVIII^e siècle dont une extraordinaire « chaumière aux coquillages ». Le roman d'amour des époux se transporte également dans le domaine de La Rivière au bord de la Seine à quelques lieues du palais de Fontainebleau, où ils se rendent plusieurs fois l'an, comme en un refuge où abriter leur passion. Un commentateur explique : « Forcé par son rang de paraître à la cour dans les occasions d'éclat, le duc préfère infiniment sa retraite de Rambouillet au palais des rois. » Dans ces lieux éloignés de l'éclat souverain, le duc et la duchesse de Penthièvre vont s'adonner à leur pen-

chant commun pour la bienfaisance, en parfaite harmonie avec la comtesse de Toulouse qui partage leur intimité. Charles Perrault n'aurait pu imaginer fin plus enchantresse : jeunes, beaux et bons, riches et intelligents, ils sont comblés par cette Providence que le conteur appelle les fées.

Mais il fallait que l'adversité s'en mêle. La santé de Marie est fragile et se dégrade au fur et à mesure des naissances. Après dix ans d'une union sans nuage, alors qu'elle est à nouveau grosse, elle meurt en couches en 1754, âgée de vingt-sept ans. Penthivère se retrouve seul alors que deux seulement de leurs sept enfants ont survécu : Louis-Alexandre, titré prince de Lamballe né en 1747, et Marie-Adélaïde, dite « Mlle de Penthivère » née en 1753.

Le duc est désespéré. C'est une peine silencieuse, sans larmes ni sanglots. Il considère qu'il est indigne aux âmes nobles de faire part des troubles qu'elles éprouvent. Mais il sombre dans une profonde acédie. Son affliction laisse son entourage démuné. Pendant les presque quarante ans de son veuvage, il montrera une tristesse résignée qui confinera à la neurasthénie. Mieux que personne, il incarne l'adage « le bonheur tue et le chagrin laisse vivre ». Après le deuil, confiant ses enfants aux soins de sa mère, il se réfugie plusieurs semaines à l'abbaye de la Trappe où il reviendra chaque année. Son absence prolongée interroge : on se demande s'il ne souhaite pas se retirer définitivement du monde. Sa piété n'est-elle pas en train de prendre le pas dans sa vie ?

Quand il est de retour à Rambouillet à l'automne, la comtesse de Toulouse lui conseille de faire un voyage en Italie pour distraire son veuvage. La diversion est au malheureux un expédient qui a ses vertus. Il acquiesce d'autant plus facilement que le but inavoué est Modène, lieu de naissance de Marie. Au près de ses beaux-parents qu'il voit